

Gros plan sur les images de la rue

Pendant trois jours, une trentaine de spécialistes interrogeront la place des images dans l'espace public. Un rendez-vous qui préfigure le lancement d'un certificat dédié aux études visuelles au semestre d'automne 2017

Les images nous veulent quelque chose. C'est du moins ce qu'affirme W. J. T. Mitchell, invité d'honneur (*lire ci-contre*) d'un colloque intitulé «Que font les images dans l'espace public?» Organisé par le Département de géographie et environnement et l'Institut de gouvernance environnementale et du développement territorial, l'événement se tiendra à l'UNIGE du 18 au 20 janvier prochain et verra une trentaine d'intervenants – géographes, architectes, historiens, philosophes, etc. – débattre du sujet selon deux axes: la raison de cette présence et ses répercussions.

C'est à l'occasion d'un voyage d'études à Belfast que l'idée d'un tel événement a émergé. «Dans le contexte post-conflit propre à cette ville, les images de l'espace public poursuivent des objectifs très différents, selon les acteurs qui les ont produites», raconte Clémence Lehec, doctorante au Département.

En effet, la municipalité effectue, de son côté, une mise en visibilité de la réconciliation, en utilisant une stratégie de communication basée sur des éléments visuels neutres ou qui

représentent des thématiques communes permettant de sortir des clivages. Les traces du conflit sont effacées: certaines fresques de combattants sont par exemple recouvertes par des images du Titanic, dont la construction a été réalisée à Belfast. «Les différentes communautés utilisent, quant à elles, des images symboliques à des fins identitaires, notamment pour marquer leur territoire et rallier les populations à leur cause», continue Thierry Maeder, doctorant lui aussi. Ainsi, des symboles totalement étrangers au conflit nord-irlandais sont récupérés, les rues fleurissant par exemple de drapeaux palestiniens ou israéliens, suivant la confession catholique ou protestante des quartiers.

FABRIQUE DU MONDE

Si le colloque a pour ambition de prendre en compte les questions d'intentions portées par les images, il s'intéressera également aux modalités de leur diffusion mais surtout à leur réception. Aujourd'hui en effet, l'image n'est plus un reflet du monde, elle participe à sa fabrication. Par exemple, deux photographies sont fréquemment évoquées pour avoir «changé le monde»: celle d'une fillette brûlée au napalm ou, plus récemment, celle du cadavre d'un petit garçon sur une plage. «Ces images ne décrivent pas ce qui s'est passé au Vietnam ou sur



«Les selfies changent complètement notre rapport à l'espace»

les côtes turques, explique Jean-François Staszak, professeur de géographie culturelle. Elles transforment notre façon d'appréhender le monde.» Dans le même ordre d'idées, la race – une idée très visuelle – s'est fabriquée en raison de l'augmentation de la visibilité d'images des différentes populations, que ce soit dans les manuels de géographie, sur des affiches ou dans des films.

COMMENT REGARDER

Les questions de diffusion ont leur importance, mais la mise en scène des images l'est également. Dans le cadre des statues par exemple, il y a volonté de mettre le public à distance en disposant celles-ci sur des piédestaux, une manière de figurer le pouvoir. «Quant aux «points de vue» que l'on rencontre un peu partout, ils obligent à regarder les choses d'une seule manière, explique le professeur Staszak. On nous dit que c'est là qu'il faut s'arrêter

pour prendre une photographie. Le paysage est déjà transformé en image.» Le travail de thèse de Thierry Maeder s'intéresse d'ailleurs à la manière dont les politiques urbaines utilisent l'art et les images comme moyens de transformer le regard porté sur la ville. Le doctorant explique: «Le travail critique des artistes est souvent rendu inopérant pour servir les politiques publiques. La statue *Frankie a.k.a.*, visible sur la Plaine de Plainpalais, propose par exemple différents niveaux de lecture: d'un côté, les artistes qui réactualisent la figure de Frankenstein sous la forme d'un exclu de la ville contemporaine et, de l'autre, la Ville de Genève qui met en avant un discours essentiellement commémoratif. Mon travail vise à comprendre quelle est la marge de manœuvre critique des artistes impliqués dans un processus de commande.»

Interroger la place de l'image dans l'espace public est une question récurrente au Département

SE FORMER AUX IMAGES

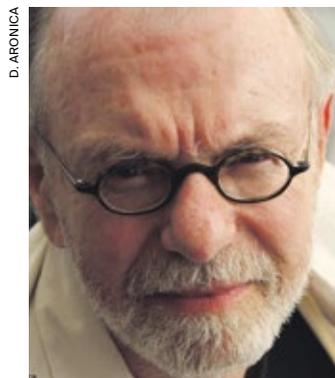
Le Département de géographie et environnement (Faculté des sciences de la société) lance, au semestre d'automne 2017, un Certificat en études visuelles. Cette formation pluridisciplinaire se répartit sur 30 ECTS et porte sur les images en tant que telles et sur leur place dans un contexte donné: comment et pourquoi les images sont produites, comment elles circulent, comment elles sont consommées et avec quelles conséquences, etc.

Partant du principe qu'il est plus facile de critiquer ou de déconstruire des images quand on est soi-même confronté aux conditions et aux techniques de leur production, le certificat présente l'originalité d'associer des cours d'analyse d'images et des ateliers de réalisation (photo-reportage ou film documentaire).

<http://unige.ch/-/certificat-etudes-visuelles>

Les images sont des êtres animés

Pape des études visuelles qu'il a contribué à fonder dans les années 1980, le professeur d'histoire de l'art W. J. T. Mitchell analysera la culture visuelle américaine à l'occasion de sa conférence «Psychose américaine: Trump et le cauchemar de l'histoire»



D. ARONICA

À l'heure de la diffusion massive de contenus, les études visuelles s'adaptent pour répondre à de nouveaux défis. Dans un environnement saturé d'informations et de désinformations visuelles, elles se concentrent désormais sur l'examen de réseaux très étendus, sans autorité centrale ou possibilité d'identifier une source. Internet, qui, dans les années 1980, promettait de donner un nouvel élan à la démocratie, est en effet devenu un champ de bataille où mensonges et désinformations peuvent s'imposer de manière virale.

Qu'est-ce qui vous a amené à développer l'analyse de la culture visuelle?

W. J. T. Mitchell: Mes premiers travaux portaient sur la relation entre images et textes dans les livres enluminés du poète britannique William Blake. Cela m'a conduit à réfléchir de façon plus large aux interactions entre verbal et visuel, pas seulement dans les livres, mais dans toutes sortes de supports (cinéma, télévision, photographie, sculpture, peinture). Cela m'a également amené à réaliser que, curieusement, nous n'avions pas de bases théoriques pour étudier la communication visuelle à l'image de ce que la linguistique ou la poétique apportaient à l'analyse du langage. Il m'a donc paru important de développer l'étude du «visuel» avec une large diversité de points de vue.

En quoi les études visuelles se différencient-elles de l'histoire de l'art?

Je vois les études visuelles comme l'histoire de l'art appliquée au champ élargi de la «vision de tous les jours». Le domaine ne se confine pas aux arts, mais s'étend à la pratique visuelle quotidienne, à l'éventail complet des médias visuels ainsi qu'à l'internalisation de cette expérience visuelle dans les rêves, la mémoire et l'imaginaire ou encore à l'expérience psychologique consistant à lire ou à écouter une histoire.

Avec près de quarante ans de recul, quelle évolution observez-vous dans la discipline?

Dans votre livre «Que veulent les images», vous développez l'idée que les images ne sont pas des objets inertes.

Qu'entendez-vous par là?

Beaucoup d'images attendent de nous quelque chose, certaines formulent de grandes demandes: les idoles traditionnelles exigent un sacrifice humain, les fétiches veulent devenir des possessions intimes proches de nos corps, les totems espèrent être des amis. Un exemple évocateur est l'affiche de l'Oncle Sam qui recrute, un doigt pointé sur vous: «I want you for U.S. army». C'était à vous, l'observateur, de donner votre corps en sacrifice à la nation. Très récemment, Donald Trump a émergé comme une figure iconique: il voudrait voir son image devenir un symbole de force, de pouvoir et de contrôle absolu. Sa représentation appelle à la dévotion et à la foi en son leadership, peu importe que ses discours soient trompeurs, bigots ou frauduleux.

Comment dès lors expliquer sa victoire?

Malgré ses propos pompeux, sa réputation de magouilleur et d'auteur d'escroqueries, je suis fasciné par sa capacité à résister à la caricature. Pourquoi? Une théorie que j'explore est que la caricature ne fonctionne pas sur lui parce que, en tant que célébrité de la TV réalité, il s'est depuis longtemps déjà imposé comme une caricature, il n'y a donc plus rien à faire dans ce domaine. —

Peintures murales, Belfast, Irlande du Nord



AFP

de géographie et environnement, dans des contextes ou des modalités très différentes les unes des autres. Clémence Lehec s'intéresse ainsi de son côté aux corpus de graffitis dans les camps de réfugiés en Cisjordanie occupée. «Cette pratique artistique se place dans un contexte d'exception que sont les camps, des espaces marginalisés, non fermés et peu mis en visibilité par les médias, explique la géographe. Les images, dont la production s'inscrit à l'intérieur de la communauté, parlent des aspects de la vie des réfugiés et viennent alimenter le dialogue. C'est une manière de mettre en visibilité les éléments identitaires niés par l'autre camp, un mouvement de résistance.» Au travers de ses recherches, la doctorante a pour ambition de saisir le rapport à l'espace et aux frontières des personnes réfugiées.

Quid de la formation académique dans le domaine? «Bien que la société soit noyée sous les images, les étudiants apprennent

uniquement à travailler sur le textuel, regrette le professeur Staszak. Ils sont peu formés à l'image.» Pour pallier cette lacune, le Département lancera, au semestre d'automne 2017, un Certificat en études visuelles (*lire encadré*). La culture visuelle de nos sociétés est en effet en pleine révolution: «Avec l'apparition du smartphone et des réseaux sociaux, la production et la distribution des images sont devenues massives, alors que ce privilège était auparavant uniquement réservé aux professionnels, constate Jean-François Staszak. Le monde, devenu une image, est constamment regardé au travers d'un écran. Les *selfies*, notamment, changent complètement notre rapport à l'espace. L'utilisation de perches pour capturer ces images modifie même jusqu'à nos gestes et nos postures.» —

18 - 20 JANVIER

Que font les images dans l'espace public?

www.unige.ch/conference-images